

Bavaria Film International présente
une production Goldkind Film et Broth Film
en coproduction avec BR, SWR et Arte

sophie scholl

les derniers jours

un film de
Marc Rothemund

SORTIE NATIONALE LE 12 AVRIL 2006

durée : 1h57

Distribution

les acacias

122, rue La Boétie Paris 8^{ème}

tél. 01 56 69 29 30

acaciasfilms@wanadoo.fr

Presse

eva simonet

tél. 01 44 29 25 98

fax 01 44 29 25 99

eva.simonet@wanadoo.fr



SYNOPSIS

Munich 1943. Tandis que Hitler mène une guerre dévastatrice à travers l'Europe, un groupe de jeunes étudiants forme un mouvement de résistance, La Rose Blanche, appelant à la chute du Troisième Reich. D'obédience pacifique, les membres de La Rose Blanche propagent des tracts antinazis, couvrent les murs de la ville de slogans et invitent la jeunesse du pays à se mobiliser. Le 18 février, Hans Scholl et sa sœur Sophie – qui font partie du noyau dur du mouvement – sont aperçus par le concierge de l'université de Munich en train de jeter des centaines de tracts du haut du deuxième étage donnant sur le hall. Ils sont immédiatement appréhendés par la Gestapo et emprisonnés à Stadelheim. Durant les jours suivants, l'interrogatoire de Sophie Scholl est mené par l'agent de la Gestapo Robert Mohr, un véritable duel psychologique s'engage. Sophie ment et dément, intrigue et défie, capitule et repart au combat avec une force renouvelée, parvenant presque à désarmer l'adversaire. Puis ce sont les preuves accablantes, les aveux, et l'ultime tentative désespérée de Sophie pour protéger son frère et les autres membres de La Rose Blanche. Touché par le courage extraordinaire de Sophie, Mohr va jusqu'à lui offrir une issue, à condition qu'elle trahisse ses idéaux. Elle refuse l'offre, scellant ainsi son destin....

L'EQUIPE TECHNIQUE

Réalisateur **Marc Rothemund**

Scénariste **Fred Breinersdorfer**

Producteurs **Christoph Mueller**

Sven Burgemeister

Fred Breinersdorfer

Marc Rothemund

Coproducteur **Bettina Reitz**

Image **Martin Langer**

Décors **Jana Karen-Brey**

Son **Roland Winke**

Costumes **Natascha Curtius-Noss**

Casting **Nessie Nesslauer**

Montage **Hans Funck**

Musique **Johnny Klimek**

Reinhold Heil

Maquillage **Martine Flener**

Gregor Eckstein

Mixage **Tschangis Chahrokh**

Design sonore **Daniel Dietenberger**

Alex Saal

Magda Habernickel

Directeur de production **Patrick Brandt**

Chargé de production **Jo N. Schäfer**

une production Goldkind Film et Broth Film

en coproduction avec Bayerischer Rundfunk, Süd-West Rundfunk et Arte
avec le soutien de FilmFernsehFonds Bayern (FFF) Filmförderungsanstalt (FFA)

Bundesanstalt für Kultur und Medien (BKM)

Ventes internationales Bavaria Film International

FICHE ARTISTIQUE

Sophie Scholl **Julia Jentsch**

Robert Mohr **Alexander Held**

Hans Scholl **Fabian Hinrichs**

Else Gebel **Johanna Gastdorf**

Dr Roland Freisler **André Hennicke**

Christoph Probst **Florian Stetter**

Alexander Schmorell **Johannes Suhm**

Willi Graf **Maximilian Brückner**

Gisela Schertling **Lilli Jung**

Robert Scholl **Jörg Hube**

Magdalena Scholl **Petra Kelling**

Werner Scholl **Franz Staber**



ENTRETIEN AVEC MARC ROTHEMUND

Quel est le sujet de "Sophie Scholl – Les derniers jours" ?

Ce film redonne vie à Sophie Scholl, l'une des rares héroïnes de l'histoire allemande, une figure devenue quasiment mythique. Il est centré sur les six derniers jours (du 17 au 22 février 1943) de sa vie, depuis la préparation de l'opération de distribution de tracts à l'université de Munich jusqu'à son arrestation, son interrogatoire, puis sa condamnation et son exécution.

Il ne s'agit pas d'atteindre à une épure censée présenter Sophie Scholl comme une sainte, mais comme la jeune femme qu'elle était : aimant la vie, courageuse et fermente, totalement impliquée dans son combat au sein de La Rose Blanche contre le nazisme.

Dans quelle mesure ce film est-il différent de celui de Michael Verhoeven sur La Rose Blanche ?

Le film de Michael Verhoeven "La Rose Blanche" décrit le développement de l'ensemble du groupe de résistance ; les événements dramatiques qui suivent l'arrestation de ses membres n'occupent qu'une partie secondaire du film. Il se termine par l'arrestation de Sophie Scholl, qui marque le début du nôtre.

Le film de Percy Adlon " Fünf letzte Tage " couvre la même période...

Le film de Percy Adlon est consacré à cette période mais aborde les événements à travers Else Gebel, la compagne de cellule de Sophie Scholl. Le film se termine lorsque Sophie est emmenée au tribunal. Notre film se situe toujours du point de vue de Sophie. Nous avons également reconstitué le procès et donné vie au tristement célèbre juge sanguinaire Roland Freisler. Mais ce qui distingue peut-être plus ce film des précédents sur Sophie Scholl est que nous avons pu consulter des documents qui étaient encore inaccessibles dans les années 80.

A savoir ?

Surtout les procès-verbaux d'interrogatoires de la Gestapo. Ces documents, dissimulés dans les archives est-allemandes depuis des décennies, n'ont été rendus accessibles au public que dans les années 1990. Les interrogatoires de Sophie Scholl en particulier sont extrêmement intéressants. Ce qui m'a notamment fasciné est le fait que l'agent de la Gestapo Robert Mohr, spécialiste des interrogatoires avec 26 ans d'expérience, ait effectivement cru à l'innocence de Sophie Scholl à l'issue du premier interrogatoire de cinq heures. Pendant cinq heures, elle l'a écouté sans ciller, a répondu sans hésiter aux pires moments. Un exploit incroyable. Ensuite, lorsque des pièces à conviction sont trouvées lors d'une fouille de son appartement, elle continue à nier son implication. Ce n'est que lorsqu'elle est confrontée au procès-verbal de l'interrogatoire de son frère, au cours duquel celui-ci a tout avoué et reconnu son entière responsabilité, qu'elle dit : Oui, j'ai participé et j'en suis fière. A partir de là, elle tente de protéger ses amis et de convaincre l'agent



que La Rose Blanche, dont les tracts ont toujours donné l'impression de provenir d'une vaste organisation, n'était constituée que d'elle-même et de son frère.

Jusqu'à présent, on savait peu de choses du fonctionnaire qui l'interroge...

Oui, puisque avant nous, personne ou presque ne s'était soucié de mener des recherches à son sujet. Robert Mohr était une figure intéressante : un spécialiste de l'interrogatoire qui avait déjà travaillé sous deux autres gouvernements et un collaborateur passif qui faisait respecter la loi, quels qu'en soient les auteurs. C'est saisissant de voir comment cet homme pouvait nier à ce point les horreurs perpétrées à l'époque. Je me suis longtemps demandé pourquoi, après avoir interrogé Sophie Scholl plusieurs jours durant, il lui avait finalement offert une chance de sauver sa peau. Puis j'ai découvert que Mohr avait un fils de l'âge de Sophie qui venait d'être envoyé sur le front de l'Est.

Quelles sources avez-vous utilisé pour reconstituer le procès ?

Nous disposions des arrêts des sentences de mort rendues par le juge Roland Freisler, des actes d'accusation et des minutes officielles du procès. Nous avions également de nombreux récits de témoins oculaires. Sur la base de tous ces documents, Fred Breinersdorfer, qui a longtemps pratiqué le droit, a écrit un intéressant récit d'audience : trois accusés – trois points de vue complètement différents. Tout d'abord Christoph Probst, qui se bat pour sa survie et, avec l'accord de Hans et Sophie Scholl, prend ses distances par rapport aux idées de La Rose Blanche par peur que ses enfants grandissent sans père. Puis Hans Scholl, dont les arguments se heurtent très directement aux opinions du juge Freisler puisque Scholl, contrairement à Freisler, s'est battu au front pour son pays. Et finalement Sophie, qui argumente sur un plan plus émotionnel et est spontanément guidée par son sens du bien et du mal. Elle tient courageusement tête à Freisler, jusqu'au bout.

Elle se dirige sans fléchir vers la mort...

J'admire son courage. Elle refuse l'offre que lui fait l'agent Robert Mohr, signant pratiquement sa propre sentence de mort. Cette approche de la mort est sidérante : comment une jeune femme aussi pleine de vie, aussi positive que Sophie Scholl peut-elle admettre le fait qu'on lui ôte la vie ? Quel sens donne-t-elle à sa mort ? Et bien sûr, en tant qu'athée je me demande : est-ce plus facile d'affronter la mort pour un croyant ?

Quelle était pour vous la chose la plus importante : que le film soit captivant ou que ce qui y est montré soit historiquement authentique jusque dans les moindres détails ?

La première chose. Mais en l'occurrence nous avons eu de la chance, parce que les faits que nous avons réunis ne se contredisaient pas. Nous avons pu les assembler comme les pièces d'un puzzle. Nous connaissions le cours des événements et avons pu construire un schéma émotionnel sur ce canevas, ce qui nous permettait de retracer les sentiments et les états d'âme de Sophie Scholl. C'est



comme ça que j'ai envisagé le personnage avec Julia Jentsch : nous avons élaboré le personnage à partir de toutes ces informations et de la vision que nous avons d'elle.

Comment avez-vous choisi les acteurs ? Comment avez-vous notamment trouvé Julia Jentsch ?

J'avais vu Julia à l'écran, ainsi que sur scène dans "Othello" aux Kammerspiele de Munich. C'est une actrice d'une grande intensité de jeu, qui dégage une puissance incroyable quand elle est en scène ou face à la caméra. Et elle aurait donné n'importe quoi pour jouer Sophie. Nous avons besoin de battants comme elle pour le film, parce que les conditions de tournage étaient difficiles pour tout le monde. Julia, par exemple, commençait à six heures du matin puis travaillait jusqu'à 18h30, allait aux Kammerspiele où elle tenait le rôle principal le soir, et était ponctuelle sur le plateau à six heures le lendemain matin. Fabian Hinrichs, que j'avais beaucoup aimé dans "Schussangst" et qui incarne Hans Scholl, a quitté Munich pour Berlin à 17 heures après son premier jour de tournage, a passé 3 heures et demie en scène à la Volksbühne avant de revenir en voiture à Munich pour tourner avec nous 14 jours durant. Il fallait vouloir à tout prix faire partie de l'aventure pour faire des choses pareilles.

Vous avez évité les clichés trop flagrants ...

Intentionnellement. Je voulais autant que possible réduire la distance, de façon à ce que le spectateur d'aujourd'hui puisse entrer directement dans l'action. J'ai donc veillé à montrer le moins possible d'uniformes et de croix gammées. Quant aux costumes, je voulais des originaux des années 40, mais j'ai choisi les moins déconcertants à nos yeux. Mon film ne devait pas donner l'impression que l'on assiste à un cours d'histoire. Reconstituer des scènes historiques n'étaient pas mon but, mais plutôt de soulever des questions toujours actuelles. Comment réagir face à l'injustice ? Jusqu'où est-on prêt à s'impliquer personnellement ? Il y a encore des guerres et des dictatures de nos jours partout dans le monde. Mais nous sommes aussi confrontés à la question du courage civil dans notre vie quotidienne. S'élever contre l'injustice, refuser de fermer les yeux, cela doit rester un combat incessant.

Où avez-vous tourné ? Sur les lieux de l'époque ?

Le plus possible, oui. On voit, par exemple, Hans et Sophie Scholl quitter leur ancien appartement à Munich, rue Franz-Joseph et sortir dans la cour. Comme l'atelier de Schwabing où La Rose Blanche imprimait ses tracts n'existe malheureusement plus, nous l'avons reconstitué après de minutieuses recherches. Le Wittelsbacher Palais, rue Brienner, où était situé le quartier général de la Gestapo à Munich, a été détruit en 1964, mais il existe plusieurs bâtiments avec des façades semblables, par exemple celui du gouvernement de Haute Bavière. Nous disposons de plans détaillés de l'intérieur et les avons reconstitués fidèlement dans les studios Bavaria. Nous avons bien sûr également filmé à l'université Ludwig-Maximilian et au tribunal de Munich. J'ai découvert incidemment sur de vieilles pho-



tos que les arbres de la place Geschwister-Scholl face à l'université, qui ont été remplacés quelque temps après la guerre, ont maintenant exactement la même hauteur qu'au début des années 40. J'ai vu cela comme un bon présage : l'époque était mûre pour ce film !

ENTRETIEN AVEC JULIA JENTSCH

INTERPRÈTE DE SOPHIE SCHOLL

Quel a été pour vous l'aspect le plus intéressant du film "Sophie Scholl – Les derniers jours" ?

Que la situation soit aussi extrême et aussi exceptionnelle. On suit une jeune femme qui va bientôt mourir, on l'accompagne au fil des interrogatoires de police et du procès et jusqu'à son exécution. Une jeune femme qui fait face à la mort avec une force incroyable et qui se bat courageusement pour ses objectifs et ses idéaux, jusqu'au bout. J'étais à la fois fascinée et intriguée et je me suis demandée ce qu'elle avait pu penser, ressentir... Je voulais être au plus près du personnage. Il était évident que cela représentait un défi considérable.

Comment vous êtes-vous préparée au rôle ?

J'ai beaucoup lu, notamment les lettres et les journaux de Sophie Scholl, mais également les procès-verbaux d'interrogatoire. Avant le début du tournage, Alexander Held et moi avons eu de nombreuses séances de travail pour apprendre les dialogues et préparer les scènes d'interrogatoire ensemble. J'ai beaucoup apprécié qu'il ressente aussi le besoin de cette collaboration. Ensuite j'ai visionné les vidéos réalisées par Marc Rothemund de ses entretiens avec Anneliese Graf, la sœur de l'un des membres de La Rose Blanche, Willi Graf et Elisabeth Hartnagel, la jeune sœur de Sophie Scholl qui a, plus tard, épousé le fiancé de Sophie. C'était extrêmement stimulant, bien que cela m'ait également fait paniquer quand elles décrivent la façon de parler de Sophie...

Elle parlait avec l'accent souabe ?

Oui. Mais Marc et moi avons rapidement décidé que je ne parlerais pas comme ça dans le film. Sophie Scholl avec l'accent souabe aurait créé une distance et provoqué une certaine perplexité que nous voulions éviter à tout prix. De toute façon, j'ai vite remarqué que je n'étais pas bonne lorsque j'essayais d'imiter Sophie coûte que coûte. J'ai un physique différent, un autre registre de voix ... J'ai essayé d'avoir de l'empathie pour elle, par exemple à travers sa façon d'écrire. Cela nous donne au moins une idée de sa façon de penser et de ce qui était important pour elle. C'est comme ça que je l'ai approchée.

Trouvez-vous cela en principe plus difficile d'incarner une figure historique ?

Je trouve cela très difficile. En tant qu'acteur, on veut rendre justice à tous les personnages que l'on incarne. Mais lorsque l'on interprète une personne qui a réellement vécu, l'autre élément qui entre en jeu est une énorme responsabilité envers ceux qui l'ont connue. Je ne voulais pas être importune ou les froisser. Marc a essayé de gommer mes scrupules en me disant : " Bien sûr, on essaye d'être historiquement juste et le plus authentique possible, mais ne faisons pas une obsession du moindre détail ". En fin de compte, nous racontons notre version de l'histoire, à partir de nos recherches. Il m'a convaincue.

Pensez-vous que la foi de Sophie l'ait aidée dans son parcours ?

Absolument. Tandis que son père tendait à s'éloigner de l'Église, sa mère restait très croyante mais sans chercher à imposer sa foi à ses enfants. Les enfants Scholl ont donc pu observer les deux points de vue avec un regard critique et décider de ce qui leur convenait le mieux. Ils ont trouvé leur propre voie vers Dieu. Je suis convaincue que Sophie a puisé une grande force dans sa foi juste avant de mourir, quand elle était si seule. Ses prières sont d'ailleurs montrées dans le film.

Au début du film, on voit Sophie Scholl chanter et danser sur une chanson de Billie Holiday...

Oui, il nous semblait nécessaire de montrer aussi que Sophie mordait la vie à pleine dents. Sur d'anciennes photos, on la voit en randonnée ou se baigner avec ses amis, faire la fête et boire du vin. C'était une jeune femme qui adorait la vie et s'intéressait à tout, loin, très loin de penser à la mort.

Pas une créature éthérée entourée d'un halo...

Non, une personne bien réelle. Une jeune femme. Il ne faut pas l'oublier. D'un côté, son bourreau dit n'avoir jamais vu de sa vie quiconque monter à l'échafaud aussi dignement que Sophie Scholl. De l'autre, on sait aussi qu'elle a pleuré, par exemple en apprenant l'arrestation de Christoph Probst. C'est le plus gros problème auquel j'ai été confrontée : à chaque scène je devais me demander ce qu'elle avait pu ressentir à ce moment précis. Est-ce que sa force intérieure et son assurance l'emportaient, ou est-ce que la peur et la tristesse l'envahissaient ? Je me suis heurtée à ce dilemme pendant tout le tournage.

Une lutte permanente entre la force et la peur de la mort ?

Oui, exactement. C'est ce qui précisément rend ce personnage si excitant. J'aurais trouvé tout à fait inintéressant d'incarner un personnage hors du commun évoluant dans des sphères inaccessibles. Les spectateurs doivent comprendre que Sophie était une fille normale, avec toutes les peurs d'une fille normale, qui a pris des décisions que chacun pourrait prendre. Impossible de se cacher derrière une excuse du genre : "Je ne suis pas aussi fort que Sophie Scholl". C'est absurde. Sophie nous montre qu'il est possible de surmonter ses peurs et ses faiblesses, et qu'il faut se battre pour être fort.

Ce n'est donc pas seulement un film qui scrute le passé à la jumelle...

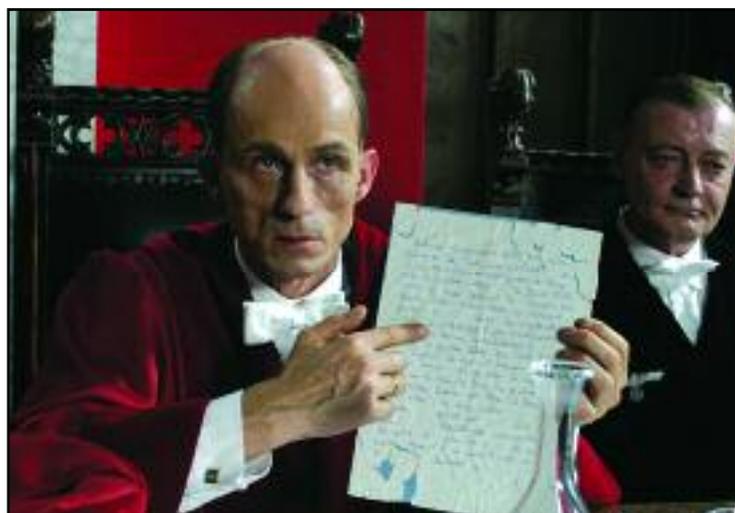
Non, absolument pas. La question du courage civil revient sans cesse. Par exemple, si quelqu'un est attaqué dans le métro. Sophie nous oblige à nous demander : "Comment me comporterais-je ?" Notre comportement est-il toujours en accord avec notre conscience ? Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour nos idéaux ? Sur ce plan-là, le film est vraiment d'actualité !

JULIA JENTSCH

Julia Jentsch (née en 1978), après des études au Conservatoire d'Art dramatique "Ernst Busch" à Berlin, a commencé sa carrière au théâtre. Elle fait partie de la troupe des Kammerspiele de Munich depuis 2001. Elle a notamment interprété Desdémone dans "Othello" de Shakespeare produit par Luk Perceval, Electre dans "Oreste" d'Euripide mis en scène par Andreas Kriegenburg, et a tenu le rôle principal dans "Antigone" de Sophocle mis en scène par Lars-Ole Walburg. En 2002, elle a été désignée Meilleure jeune actrice par la revue professionnelle "Theater heute".

Julia Jentsch est également apparue dans de nombreux téléfilms depuis 2001. Elle a fait ses débuts au cinéma en 2000 dans "Zornige Küsse", le film très remarqué de Judith Kennel. Elle a ensuite joué dans "Julietta" de Christoph Stark en 2001 et dans "Mein bruder der vampir" de Sven Taddicken en 2002. A Cannes en 2004, elle partageait la vedette avec Daniel Brühl dans "The Edukators" de Hans Weingartner. En septembre 2004, on l'a vue dans "La Chute" de Oliver Hirschbiegel et en janvier 2005 elle est apparue avec Thomas Kretschmann dans "Snowland" de Hans W. Geissendörfer qui figurait dans la prestigieuse section Premières du festival de Sundance.

Pour son interprétation de Sophie Scholl, Julia Jentsch a obtenu l'Ours d'argent de la meilleure comédienne (Berlin, 2005) et le Prix du public de la meilleure comédienne aux European Film Awards.



INSPIRE DE FAITS REELS

NOTES SUR LE CONCEPT DU FILM

“C'est avec un mélange de répulsion, d'excitation et de vénération que nous avons consulté les archives de la Gestapo sur La Rose Blanche. Quand on les lit attentivement, on est particulièrement frappé par le début de l'interrogatoire, par l'habileté avec laquelle le frère et la sœur nient tout et par la façon dont Sophie parvient presque à sauver sa peau. Puis tombent les preuves et les aveux, et les manœuvres de l'agent Mohr pour leur soutirer le nom de leurs complices. Ensuite, viennent les heures d'angoisse au cours desquelles Sophie s'efforce d'impliquer le moins d'amis possible. Enfin, les procès-verbaux d'interrogatoires montrent comment Sophie a repoussé la chance que lui offrait Mohr – la possibilité d'avoir une peine plus légère, mais à condition de trahir ses idéaux.

Une lecture rapide de ces documents peut donner l'impression que les Scholl révèlent les identités de leurs amis relativement tôt et sans résistance significative. Mais ce serait erroné, car il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de documents rédigés par les tortionnaires. Le style et le langage prouvent clairement qu'ils ont été écrits par le fonctionnaire. Ils reflètent une longue tradition de procédures judiciaires et policières en Allemagne, qui n'ont pas été inventées pas les Nazis et sont encore pratiquées de nos jours. Le policier interroge, prend des notes et dicte les procès-verbaux sous forme de compte-rendu en présence de l'accusé. En un mot, dans le cas de l'interrogatoire de Sophie, c'est la voix de Mohr, sa vision des événements et non les déclarations de Sophie qui déterminent le contenu des procès-verbaux. Les commentaires de Mohr, ses gestes, ses tentatives pour la brutaliser et les autres tactiques qu'il a pu employer ne sont pas retranscrits ici. Les réactions de Sophie non plus. Mais ce qui ressort de ce document, ce sont des éléments de débat politique et le courage des déclarations de Sophie.”

Fred Breinersdorfer et Marc Rothemund

LE MEURTRE JUDICIAIRE DE CHRISTOPH PROBST ET DE HANS ET SOPHIE SCHOLL PERPÉTRÉ PAR FREISLER

“La réaction violente de la "justice de la terreur" montre à quel point le régime nazi s'est senti menacé par l'action de La Rose Blanche. Le jeudi 18 février, Hans et Sophie Scholl sont arrêtés et interrogés pendant trois jours, jusqu'au 20 février, avec seulement de brèves interruptions. Le vendredi 19 février, Christoph Probst est arrêté dans les bureaux de la "Studentenkompanie" d'Innsbruck et amené au Wittelsbacher Palais de Munich. Pendant son interrogatoire, le 20 février, il avoue

avoir écrit le brouillon d'un texte trouvé sur Hans Scholl, rédigé à la demande de ce dernier. Le lendemain, dimanche 21 février, l'acte d'accusation est établi. L'audience est fixée pour le lundi matin, le 22 février à 10 heures, devant le Tribunal du peuple du Reich (Volksgerichtshof). Bien que siégeant à Berlin, celui-ci se réunira au tribunal de Munich. Le juge président l'audience n'est autre que le président du Tribunal du peuple lui-même, le Dr Roland Freisler, qui vient en avion à Munich spécialement pour le procès.

C'est le Gauleiter Paul Giesler qui a fait en sorte que le Tribunal du peuple soit mobilisé pour cette affaire et dans un délai aussi bref. Hans Scholl, Christoph Probst, Alexander Schmorell sont soldats. Ils ne relèvent donc pas de la justice civile mais de la justice militaire. Mais dès le 19 février, Giesler contacte le Reichsleiter Martin Bormann à Berlin et informe la Commission spéciale de la Gestapo des résultats de son intervention le jour même à 17 heures : "Le Maréchal Keitel a démis les soldats en question de leurs fonctions à la Wehrmacht et autorise qu'ils soient jugés par le Tribunal du peuple. Le Gauleiter demande à ce que la sentence soit rendue dans les tout prochains jours et l'exécution mise en œuvre juste après", écrit Giesler.

La sentence. L'emploi révélateur de ce mot par Giesler prouve que l'issue de ces "poursuites judiciaires" est claire dès le début. Ni la Gestapo ni la cour n'ont donné aux accusés la moindre chance de prendre un avocat. Leurs familles ne peuvent pas non plus se faire aider puisqu'on ne les avertit ni de l'arrestation ni du procès imminent de leurs proches (les parents Scholl n'en sont informés que grâce à la courageuse intervention de Traute Lafrenz et Jürgen Wittenstein). Le procureur suprême du Reich (Oberreichsanwalt) envoie les actes d'accusation de haute trahison à deux avocats désignés par la cour le dimanche après-midi ; le procès est prévu pour le lendemain matin. L'avocat attribué à Hans et Sophie Scholl, August Klein, n'a ni le courage ni l'envie de demander un report du procès qui lui permettrait de prendre connaissance du dossier et de consulter ses clients. Else Gebel rapporte l'attitude lamentable de ce dernier. Il rend une visite purement formelle à Sophie dans sa cellule pour lui demander si elle a des souhaits particuliers, rien n'est envisagé sur une possible stratégie de défense. Sophie veut seulement savoir si elle va être pendue en public ou décapitée et qu'il lui confirme que son frère a le droit d'être exécuté par balle. Ces choses demandées calmement, et qui plus est par une jeune fille, atterrent totalement August Klein. L'avocat de Christoph Probst, Dr Ferdinand Seidl, réclame au moins à la cour que le procès de son client soit séparé du procès principal contre les Scholl, mais ses efforts restent vains.

Le procès, le lundi matin, n'est pas prévu à huis clos. Cependant, la Gestapo et les magistrats nazis craignent les réactions imprévisibles d'un public qu'ils n'auraient pas soigneusement sélectionné. Le procès n'est donc pas public. Les bancs sont

occupés par des membres d'organisations nazies délégués spécialement. L'auditeur de justice (Gerichtsreferendar) Leo Samberger, l'un des rares témoins indépendants, raconte le malaise dans l'assistance : "La tension se lisait sur tous les visages. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la plupart étaient blancs de peur – une peur qui émanait du bureau du juge." Le concierge de l'université, Schmied, aux côtés des commissaires de la Gestapo Robert Mohr et Anton Mahler doivent comparaître comme témoins, mais ils ne seront pas entendus. Le procureur, le Oberreichsanwalt Weyersberg, le juge ainsi que les avocats de la défense forment un tableau silencieux derrière le protagoniste en robe rouge. "Se déchâinant, vociférant, hurlant à s'en casser la voix, bondissant avec fureur encore et encore", voilà la description que le témoin Leo Samberger fait de Freisler à la tête du Tribunal du peuple. Pourtant, face à lui, les accusés ne semblent ni intimidés ni affaiblis. "L'attitude des accusés a suscité une profonde impression, pas seulement chez moi. C'étaient manifestement des gens emplis de leurs idéaux. De façon calme, posée, claire et courageuse, ils répondaient aux questions parfois odieuses posées par le juge, qui s'est comporté tout du long comme un procureur et non comme un juge."

Freisler a catégoriquement refusé d'accorder une audience aux parents de Hans et Sophie Scholl, qui s'efforcent d'entrer dans la salle du procès, et les fait évacuer par des huissiers. L'attitude effroyable de Freisler est particulièrement évidente dans sa façon de traiter Christoph Probst. Même d'après les conclusions de la Gestapo, Probst n'a participé ni à la peinture de slogans sur les murs ni aux distributions de tracts, qui constituent les principaux chefs d'accusation. Son implication se limite à un texte trouvé sur Hans Scholl, que Probst a rédigé à la demande de celui-ci, mais qui n'a pas été reproduit. Personne, à part Hans Scholl ne l'a lu. Probst a avoué et affirmé avoir écrit le texte dans un état de dépression psychotique parce que sa femme venait d'accoucher dans de grandes douleurs et souffrait encore de fièvre. Père de trois enfants, il implore la cour de lui épargner la vie. Lorsque Hans Scholl demande, dans son ultime déclaration, grâce pour Probst, Freisler lui coupe la parole avec ces mots : "Si vous n'avez rien à dire pour vous-même, taisez-vous !" Par sa façon de conduire le procès et les sentences de mort qu'il prononce, y compris à l'égard de Christoph Probst, Freisler montre sans vergogne que ses décisions relèvent de l'arbitraire le plus absolu, sans aucun souci de justice. Le message est : le Tribunal du peuple détruit physiquement non seulement ceux qui, comme les Scholl, font de la résistance et le reconnaissent, mais également ceux qui sont idéologiquement proches ou amis de ceux qui font de la résistance. La liberté de pensée n'a plus cours. Dans un mémo joint au dossier à l'intention de Freisler, un fonctionnaire de la Gestapo a reproduit le commentaire de Hans Scholl sur le président de la cour : "Scholl décrit le procès comme une farce absolue."

La déclaration unanimement approuvée par tous les groupes du Parlement alle-



mand (Bundestag) le 25 janvier 1985 correspond exactement à ce qui s'est produit au procès de Munich en ce matin du 22 février 1943, à savoir que "l'institution désignée comme Tribunal du peuple n'était pas une cour de justice au sens constitutionnel mais un instrument de terreur utilisé pour imposer la dictature nationale-socialiste."

Freisler annonce la sentence à 12h45. "En temps de guerre, les accusés ont appelé, dans des tracts, au sabotage des armements et à la destruction du modèle de vie national-socialiste de notre peuple. Ils ont propagé des idées défaitistes et insulté de façon éhontée notre Führer, préférant ainsi les ennemis du Reich et sabotant notre capacité de défense. Ils seront donc punis de mort. Ils sont déchus de leur citoyenneté à jamais."

La demande de grâce que Leo Samberger aide Robert Scholl à rédiger n'est pas prise en considération. Néanmoins, Robert Scholl et sa femme sont autorisés à rendre visite à leurs enfants à Stadelheim. Les parents ignorent encore que les exécutions sont prévues pour le jour même.

Christoph Probst n'a pas la possibilité de dire au revoir à sa famille. Il est baptisé au dernier moment par un prêtre catholique. Le gardien de cellule autorise les trois amis à fumer une dernière cigarette ensemble. A 17 heures, Sophie, Hans et Christoph sont décapités par le bourreau Reichart.

Freisler a condamné à mort six personnes du cercle de la Rose Blanche : Hans et Sophie Scholl et Christoph Probst, tous trois jugés lors du premier procès le 22 février 1943, ainsi que Alexander Schmorell, Willi Graf et le professeur Kurt Huber au second procès le 19 avril 1943. Au total, le premier conseil du Tribunal du Peuple, présidé par Freisler, a prononcé 2 295 sentences de mort entre 1942 et le décès de Freisler en 1945. Le 3 février 1945, jour de sa mort, Freisler était encore occupé à "rendre justice". Lors d'une interruption de séance, il a été tué par un tir de shrapnel pendant un raid aérien sur Berlin."

Ulrich Chaussy, journaliste et écrivain
Extraits du livre **Sophie Scholl – Die letzten Tage**,
édité par Fred Breinersdorfer, publié également
par Fischer Taschenbuch le 23 février 2005
Avec l'aimable autorisation de S. Fischer Verlag GmbH

LA ROSE BLANCHE

Hans Scholl, qui a 14 ans début 1933, habite Ulm. Il n'est pas au début insensible aux discours de Hitler et il adhère avec sa sœur Sophie, par idéalisme, à la Jeunesse hitlérienne. Dans son livre (voir ci-dessous), sa sœur Inge l'explique : "Nous apprenions que Hitler voulait apporter à l'Allemagne la grandeur et le bien-être qui lui manquaient. Il entendait procurer à chacun du pain et du travail, en donnant à tout Allemand l'indépendance, la liberté et le bonheur. Ce programme nous plaisait, et nous voulions consacrer toutes nos forces à le réaliser." Mais, les deux adolescents se rendent vite compte que La Jeunesse hitlérienne n'a pas pour but l'épanouissement des jeunes, comme ils l'ont cru, mais n'est qu'un instrument de dressage au service d'un état totalitaire et belliciste.

Aidé par ses parents, profondément hostiles au régime, soutenu par l'éditeur Carl Muth du mensuel catholique Hochland, Hans rompt avec le national-socialisme et se consacre à ses études de médecine.

Il lit les penseurs chrétiens (Saint Augustin, Pascal) et l'écriture sainte. En 1938, il est arrêté et emprisonné pour sa participation à un groupe de militants catholiques.

Quatre ans plus tard, sa décision est prise. Ayant reçu des tracts reproduisant des critiques de l'évêque von Galen de Münster à l'encontre du gouvernement en place, il décide d'entrer en résistance par l'écrit.

Un noyau dur se constitue autour de Hans et Sophie Scholl (24 et 21 ans, protestants) et de trois étudiants en médecine que lie une solide amitié : Alexander Schmorell (25 ans, orthodoxe et fils d'un médecin de Munich), Christoph Probst (23 ans marié et père de famille) et Willi Graf (24 ans, catholique). En juin 1942, aidé par Traute Lafrenz, une amie de Hans, le petit groupe décide d'appeler les étudiants de Munich à la résistance contre le régime nazi, véritable "dictature du mal".

En moins de quinze jours, ils rédigent et diffusent 4 tracts, signés "La Rose Blanche". Imprimés dans l'atelier de Munich mis à leur disposition par l'écrivain catholique Théodore Haecker, ils sont diffusés de la main à la main, déposés chez des restaurateurs de la ville ou adressés par la poste à des intellectuels non-engagés, des écrivains, des professeurs d'université, des directeurs d'établissements scolaires, des libraires ou des médecins soigneusement choisis.

Les tracts font référence à d'éminents penseurs (Schiller, Goethe, Novalis, Lao Tseu, Aristote) et citent parfois la Bible. Leurs lecteurs sont invités à participer à

une "chaîne de résistance de la pensée" en les reproduisant et en les envoyant à leur tour au plus grand nombre possible de gens.

Willi Graf est enrôlé dans l'armée en juillet 1942 et découvre à cette occasion nombre d'atrocités. Quant à Hans Scholl et Alexander Schmorell, incorporés dans la Wehrmacht en tant qu'étudiants en médecine, ils passent trois mois sur le front russe et constatent avec effroi l'horreur des traitements infligés aux juifs, aux populations locales et aux prisonniers soviétiques.

De retour en Allemagne, ils prennent contact avec d'autres groupes de résistance. A partir de novembre 1942, les membres de La Rose Blanche bénéficient du soutien de leur professeur Kurt Huber (49 ans, catholique convaincu) de l'université de Munich, qui devient leur mentor. Ils impriment et diffusent leurs tracts à des milliers d'exemplaires dans les universités allemandes et autrichiennes d'Augsbourg, Francfort, Graf, Hambourg, Linz, Salzburg, Sarrebruck, Stuttgart, Vienne et même de Berlin !

Le petit groupe collecte en même temps du pain pour les détenus de camps de concentration et s'occupe de leurs familles. Il est toutefois déçu par le peu d'écho de ses initiatives au sein de la population étudiante.

Un cinquième tract intitulé "Tract du mouvement de résistance en Allemagne" est distribué à plusieurs milliers d'exemplaires dans les rues, sur les voitures en stationnement et les bancs de la gare centrale de Munich ! Plus fort encore, en février 1943, Hans Scholl et Alexander Schmorell écrivent la nuit des slogans sur les murs du quartier universitaire : "Liberté ! Hitler massacreur des masses ! A bas Hitler !...".

Imprimé à plus de 2.000 exemplaires, distribué et envoyé par la poste, le sixième et dernier tract commente la défaite de Stalingrad, condamne les méthodes nazies et invite la jeunesse du pays à se mobiliser.

Le 18 février 1943, Hans et Sophie lancent des centaines de tracts dans la cour intérieure de l'université de Munich ; le concierge les arrête et les livre à la Gestapo. Après un procès expéditif, ils sont condamnés à mort ainsi que leur ami Christoph Probst. Le 22 février, ils sont décapités par les nazis. Avant de mourir sous la hache du bourreau, Hans Scholl s'écrie : Vive la liberté !

Depuis, les trois jeunes martyrs reposent côte à côte dans un cimetière voisin de la forêt de Perlach. Quelques mois plus tard, un second procès frappe quatorze accusés pris dans la même vague d'arrestations : le professeur Kurt Huber, Alexander Schmorell et son camarade Willi Graf sont condamnés à mort. A l'automne 1943, le réseau de Hambourg est lui aussi démantelé par la Gestapo. Dix autres membres



de la Rose Blanche - amis des Scholl, jeunes étudiants des universités d'Ulm et de Sarrebruck, ou sympathisants actifs comme Eugen Grimminger qui les avait aidés financièrement - sont envoyés en camp de concentration où ils paieront aussi de leur vie leur participation aux activités du mouvement. Malgré son caractère confidentiel, la Rose Blanche bénéficie d'une notoriété nationale et même mondiale. Le 27 juin 1943, parlant de "la naissance d'une foi nouvelle, celle de l'honneur et de la liberté", l'écrivain allemand en exil Thomas Mann lui rend hommage sur les ondes de la BBC tandis que durant l'été 1943, l'aviation anglaise jette sur le pays un million d'exemplaires du dernier tract rédigé par le professeur Huber. Si incontestablement, La Rose Blanche avait fané en moins d'une année, la mémoire d'une lutte héroïque - contre la résignation et pour la défense de la liberté d'opinion lorsqu'elle est menacée - devait, elle, ne jamais s'éteindre.

Pierre Le Blavec. Herodote.net
La décapitation de La Rose Blanche

Extraits de trois tracts (tirés du livre d'Inge Scholl - la soeur d'Hans et Sophie Scholl - **La Rose Blanche. Six Allemands contre le nazisme**, première traduction française aux Editions de Minuit, 1953, rééditée en 1998).

Conclusion du premier tract (1942)

"Goethe écrit (*Le réveil d'Epiménide*, acte deux, scène quatre)

Ce qui émerge de l'abîme
peut prendre forme violente,
et conquérir la moitié du monde :
à l'abîme le mal retourne.
Déjà règne la peur,
les despotes sont perdus.
Et tous ceux qui dépendent de la force mauvaise
doivent aussi connaître la mort.
L'heure est venue où je retrouve
mes amis rassemblés dans la nuit
pour le silence sans sommeil,
et le beau mot de liberté,
on le murmure, on le bredouille,
jusqu'à la nouveauté inouïe :
sur les degrés de notre temple
nous le crions dans un nouvel enthousiasme :
Liberté ! Liberté !"

Premières lignes du second tract (1942)

" On ne peut pas discuter du nazisme, ni s'opposer à lui par une démarche de l'esprit, car il n'a rien d'une doctrine spirituelle. Il est faux de parler d'une conception du monde nationale-socialiste parce que, si une telle conception existait, on devrait essayer de l'établir par des moyens d'ordre intellectuel. La réalité est différente. Cette doctrine, et le mouvement qu'elle suscita, étaient, dès leurs prémices, basés avant tout sur une duperie collective, et donc pourris de l'intérieur ; seul le mensonge permanent en assurait la durée. C'est ainsi que Hitler, dans une ancienne édition de "son" livre - l'ouvrage écrit en allemand le plus laid qu'on puisse lire, et qu'un peuple dit de poètes et de penseurs a pris pour bible ! - définit en ces termes sa règle de conduite : "On ne peut pas s'imaginer à quel point il faut tromper un peuple pour le gouverner." Cette gangrène, qui allait atteindre toute la nation, n'a pas été totalement décelée dès son apparition, les meilleures forces du pays s'employant alors à la limiter. Mais bientôt elle s'amplifia et finalement, par l'effet d'une corruption générale, triompha. L'abcès creva, empuantissant le corps entier. Les anciens opposants se cachèrent, l'élite allemande se tint dans l'ombre. Et maintenant, la fin est proche. Il s'agit de se reconnaître les uns les autres, de s'expliquer clairement d'hommes à hommes ; d'avoir ce seul impératif présent à l'esprit ; de ne s'accorder aucun repos avant que tout Allemand ne soit persuadé de l'absolue nécessité de la lutte contre ce régime."

Premières lignes du troisième tract (1942)

" Salus publica suprema lex

Toute conception idéale de l'état est utopie. Un état ne peut être édifié de façon purement théorique ; il doit se développer et arriver à maturité comme un individu. Il ne faut cependant pas oublier qu'à la naissance de chaque civilisation préexiste une forme de l'état. La famille est aussi vieille que l'humanité, et c'est en partant de cette première forme d'existence communautaire que l'homme raisonnable s'est constitué un état devant avoir pour base la justice, et considérer le bien de tous comme une loi primordiale. L'ordre politique doit présenter une analogie avec l'ordre divin, et la "civitas dei" est le modèle absolu dont il lui faut, en définitive, se rapprocher. Nous ne voulons émettre ici aucun jugement sur les différentes constitutions possibles : démocratie, monarchie constitutionnelle, royauté, etc. Ceci seulement sera mis en relief : chaque homme a le droit de vivre dans une société juste, qui assure la liberté des individus comme le bien de la communauté. Car Dieu désire que l'homme tende à son but naturel, libre et indépendant à l'intérieur d'une existence et d'un développement communautaires ; qu'il cherche à atteindre son bonheur terrestre par ses propres forces, ses aptitudes originales.

Notre "état" actuel est la dictature du mal. On me répond peut-être : "Nous le savons depuis longtemps, que sert-il d'en reparler ? " Mais alors, pourquoi ne vous soulevez-vous pas, et comment tolérez-vous que ces dictateurs, peu à peu, suppriment tous vos droits, jusqu'au jour où il ne restera rien qu'une organisation étatique

mécanisée dirigée par des criminels et des salopards. Êtes-vous à ce point abrutis pour oublier que ce n'est pas seulement votre droit, mais aussi votre devoir social, de renverser ce système politique ? "

Extrait de l'émission radiophonique de Thomas Mann du 27 juin 1943 (traduction Pierre Jundt pour les éditions Martin Flinker, 1948, p. 160-161)

"(...) Le monde est, aujourd'hui, très profondément ému par les incidents qui se sont déroulés à l'université de Munich et dont la nouvelle nous a été transmise, tout d'abord sans précisions, puis avec des détails toujours plus saisissants, par les journaux suisses et suédois. Nous savons maintenant ce qu'il en a été de Hans Scholl, survivant de Stalingrad, et de sa soeur, de Christoph Probst, du professeur Huber et de tous les autres. Nous connaissons l'émeute des étudiants qui s'élèvent, à Pâques, contre l'allocution obscène d'un bonze nazi à l'*auditorium maximum*, leur mort en martyrs sous la hache. Nous connaissons les tracts qu'ils ont distribué et qui rapportent des paroles, compensant bien des choses commises, au cours de certaines années funestes, contre les universités allemandes, et qui furent des péchés contre l'esprit allemand de liberté. (...)

Courageux, magnifiques jeunes gens ! Vous ne serez pas morts en vain, vous ne serez pas oubliés. Les nazis ont élevé des monuments à de solides apaches, à de vulgaires tueurs..., la révolution allemande, la vraie, les détruira et, à leur place, elle immortalisera vos noms, vous qui saviez et qui proclamiez, alors que la nuit couvrait encore l'Allemagne et l'Europe, qu'il "naît une foi nouvelle, la foi à l'honneur et à la liberté".

MARC ROTHMUND

RÉALISATEUR

Marc Rothmund (né en 1968) a commencé sa carrière professionnelle comme assistant réalisateur de Helmut Dietl (sur "Rossini"), Bernd Eichinger (sur "Das Mädchen Rosemarie"), Dominik Graf (sur "Sperling") et Gérard Corbiau (sur "Farinelli"). En 1998 il a obtenu le prix du Meilleur jeune réalisateur au Prix du film de Bavière pour son premier long métrage "Das merkwürdige Verhalten geschlechtsreifer grossstädter zur paarungszeit" (Love Scenes from Planet Earth). Avec 1,7 million de spectateurs, son second long métrage "Harte jungs" (Just the Two of Us) a constitué l'un des plus gros succès de l'année 1999. Son thriller télévisé "Das Duo – Der Liebhaber" a remporté le VFF TV Movie Award en 2003.

Avec "Sophie Scholl – Les derniers jours", Marc Rothmund a obtenu l'Ours d'Argent du Meilleur réalisateur à Berlin (2005), ainsi que le Prix du public du Meilleur réalisateur aux European Film awards. Le film vient d'être nommé aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger.

FRED BREINERSDORFER

SCÉNARISTE

Fred Breinersdorfer (né en 1946), à la fois avocat et écrivain, a écrit des romans policiers, des pièces radiophoniques et de théâtre ainsi que de nombreux scénarios. Il a commencé sa carrière avec un épisode devenu un classique de la série "Tatort", "Zweierlei Blut" (Un mort à zéro). Il est également l'auteur des vingt épisodes de la série télévisée "Anwalt Abel" pour la chaîne ZDF, de nombreux épisodes de "Tatort" et de plusieurs téléfilms dont "Der Hammermörder" (1990), "Angst" (1993) et "Die Hoffnung stirbt zuletzt" (2002).

Breinersdorfer est professeur honoraire, président de l'Association des écrivains allemands (Verband Deutscher Schriftsteller in ver.di), membre du P.E.N. Club allemand et membre de la société de gestion des droits d'auteur VG Wort. En 1986, il a fondé le syndicat des auteurs de romans policiers "Das Syndikat". Ses scénarios et ses films ont souvent été récompensés ou nominés.

Après trois collaborations pour des téléfilms, Fred Breinersdorfer a refait équipe avec Marc Rothmund pour "Sophie Scholl – Les derniers jours". Ils en sont égale-

Les Acacias
122 rue La Boétie 75008 Paris
tél : 01 56 69 29 30
fax : 01 42 56 08 65
acaciasfilms@wanadoo.fr

ment tous deux producteurs pour Broth Film.